

la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide ; et ils donnèrent à de vaines funérailles un temps qui pouvait et devait être plus utilement employé.

Durant cet intervalle, l'armée battue, qui avait perdu son artillerie, ses munitions, ses bagages, son butin, cinq ou six cents Espagnols, deux mille Tlascalans, et à laquelle il ne restait presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettait en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon et de la mousqueterie, le fer des lances et des épées, n'empêchaient pas les Indiens, tout nus qu'ils étaient, d'approcher, et de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur allait céder au nombre lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avait entendu dire que dans cette partie du Nouveau-Monde le sort des batailles dépendait de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme était remarquable, et qu'on ne mettait en campagne que dans les occasions les plus importantes, était assez près de lui. Il s'élança avec ses plus braves compagnons pour le prendre ; l'un d'eux le saisit et l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage ; ils prennent la fuite en jetant leurs armes. Cortez poursuit sa marche sans obstacle, et arrive chez les Tlascalans, où la victoire qu'il venait de remporter avait fait oublier les disgrâces qui l'avaient précédée.

Il n'avait perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique ; mais il avait fait un nouveau plan. Il voulait se servir d'une partie des peuples pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisaient ce projet et les moyens de l'exécuter.

xii.  
Les  
Espagnols  
imaginent de  
nouveaux  
moyens pour  
subjuguier le  
Mexique, et  
ils y réussis-  
sent.

L'empire était électif, et quelques rois ou caciques étaient les électeurs. Ils choisissaient d'ordinaire un d'entre eux. On lui faisait jurer que tout le temps qu'il resterait sur le trône les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages, les campagnes n'éprouveraient point de stérilité, les hommes ne périraient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvait tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre était-il de faire entendre au nouveau souverain que, les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devait régner avec tant de modération et de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses dérèglements.

On avait fait les plus belles lois pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite ; mais la superstition donnait aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur était installé, il était obligé de faire la guerre et d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, était fort absolu, parce qu'il n'y avait point de lois écrites, et qu'il pouvait changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice et les étiquettes de la cour étaient consacrées par la religion.

Les lois punissaient les crimes qui se punissent partout ; mais les prêtres sauvaient souvent les criminels.

Il y avait deux lois propres à faire périr bien des innocens, et qui devaient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme et de la superstition. Elles condamnaient à mort ceux qui auraient blessé la sainteté de la religion, et ceux qui auraient blessé la majesté du prince. On voit combien des lois si peu précises facilitaient les vengeances particulières, ou les vues intéressées des prêtres et des courtisans.

On ne parvenait à la noblesse, et les nobles ne parvenaient aux dignités que par des preuves de courage, de piété et de patience. On faisait dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées ; et ensuite ces nobles, auxquels il en avait tant coûté pour l'être, se dévouaient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vaisseaux du Mexique il y en aurait qui secoueraient

volontiers le joug, et s'associeraient aux Espagnols.

Il avait vu combien les Mexicains étaient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, et combien les empereurs faisaient sentir durement leur puissance.

Il s'était aperçu que la plupart des provinces détestaient la religion de la capitale, et que, dans Mexico même, les grands, les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminuait la férocité des préjugés et des mœurs du peuple, n'avaient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étaient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Depuis six mois Cortez nourrissait en silence ses grands projets, lorsqu'il pensa que le temps était venu de sortir de sa retraite. Sa marche vers le centre de l'empire du Mexique fut facile et rapide. Les petites nations qui auraient pu la retarder ou l'embarrasser furent toutes aisément subjuguées ou se donnèrent librement à lui. Plusieurs peuplades qui occupaient les environs de la capitale furent également forcées de subir ses lois, ou se soumirent d'elles-mêmes.

Ces premiers succès auraient dû, ce semble, ouvrir tous les cœurs à l'espérance. Il n'en fut pas ainsi. Parmi les soldats espagnols il s'en trouvait un assez grand nombre qui avaient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels

ils avaient si difficilement échappé. La crainte de ceux qu'il fallait courir encore les précipita dans le plus noir de tous les complots. Ils convinrent entre eux de massacrer leur général, et de déferer le commandement à un officier qui, abandonnant sans peine une entreprise dont un autre avait formé le plan, ne ferait aucune difficulté de les ramener au lieu où ils s'étaient embarqués. La trahison allait s'exécuter lorsque les remords conduisit un des conjurés aux pieds de Cortez. Leur chef Villefagna fut aussitôt arrêté, et livré au dernier supplice, mais après qu'on lui eut arraché une liste exacte de ses complices. Il s'agissait de dissiper les inquiétudes que cette découverte devait infailliblement causer. On y réussit en publiant que le scélérat avait déchiré le papier qui contenait le nom des coupables, et emporté au tombeau le secret d'une association si honteuse et si criminelle. Par cet heureux artifice furent conservés avec bienséance des hommes nécessaires, et qui, pour dissiper les défiances que leurs liaisons avaient pu faire naître, ne pouvaient manquer de redoubler de soumission et de courage.

Cet orage était à peine dissipé, qu'on vit s'en former un autre. Xicotencatl, qui d'abord avait commandé l'armée de Tlascala, levée pour repousser les Espagnols, conduisait alors les troupes que la république s'était déterminée à mettre sous leurs drapeaux. Soit ressentiment de ses an-

ciennes défaites, soit quelque mécontentement nouveau, il résolut de ne pas concourir au succès d'une entreprise dont le succès lui paraissait devoir couvrir de gloire son vainqueur. La douce voie de la persuasion fut en vain tentée pour le retenir au camp. Le fier Américain n'en fut que plus affermi dans son projet de désertion. Son audace se soutint à l'aspect même des forces envoyées pour le réduire, et il ne cessa de combattre qu'en cessant de vivre. A sa mort, le petit nombre de soldats de sa nation qu'il avait séduits rentrèrent dans le devoir, et leur conduite fut toujours depuis sans reproche.

L'oisiveté forcée où à cette époque languissait l'armée pouvait occasionner de nouveaux soulèvements. Les circonstances permirent, exigèrent même qu'on la tirât de son inaction. Les observations qu'avait faites Cortez pendant son séjour à Mexico, les énormes pertes qu'il avait essuyées quand il en était sorti, tout l'avait convaincu que la prise de cette grande ville serait difficile, impossible peut-être, si l'on ne parvenait à se rendre maître des lacs qui en faisaient la force. Mais comment acquérir cet empire? Le hasard voulut qu'il se trouvât parmi les aventuriers espagnols un homme en état de rendre un si important service. Martin Lopez se chargea de construire des bâtimens tels qu'il les fallait, sans d'autres moyens que les voiles, les câbles, les ferremens conservés à la Vera-Cruz, que les bois qu'il lui fut permis

d'abattre, que le secours de quatre ou cinq charpentiers mêlés dans les troupes, que les bras de quelques Indiens moins paresseux ou moins ineptes que les autres. Au temps dont nous parlons, les matériaux, préparés à Tlascala, furent portés sous bonne escorte à Tezcuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords des lacs, et devenue toute espagnole. De leur rassemblement sortirent treize brigantins qui permirent de commencer le siège.

Tout à Mexico était préparé pour une résistance opiniâtre. Une alliance avec Tlascala avait paru à Quatlavaca, successeur immédiat de Montézuma, la plus sûre voie pour exterminer les Espagnols; mais jamais il ne put obtenir de la république qu'elle se déclarât contre eux, ni même qu'elle se détachât de leurs intérêts. Réduit aux moyens qui lui étaient propres, il n'en négligea aucun. Les petites nations tributaires de l'empire n'éprouvèrent plus les hauteurs qui les avaient aliénées. L'on adoucit ou l'on supprima les impôts, sous lesquels les sujets succombaient. La noblesse cessa d'être avilie par les plus vils offices. L'accès auprès du trône devint facile à tous les ordres de la société. Les fortifications détruites furent réparées, et de nouvelles mieux entendues s'élevèrent. Les arsenaux se remplirent d'armes et les magasins de vivres. La milice, plus nombreuse et plus régulièrement exercée, se forma aux évolutions. Des poignards arrachés

à l'ennemi dans des combats précédens, furent attachés à de longues piques pour repousser la cavalerie, qui portait le désordre et le carnage dans tous les rangs. La petite vérole, qui pour la première fois se montrait dans cette partie du Nouveau-Monde, emporta un prince si digne de régner; mais il fut remplacé par Guatimosin, qui, quoique jeune encore, se livra aux soins du gouvernement avec autant d'assiduité que son prédécesseur, et même plus utilement, parce qu'il avait à un plus haut degré que lui la confiance et l'amour des peuples.

Des montagnes, dont la plupart avaient mille pieds d'élevation, entouraient une plaine d'environ quarante lieues, qui depuis quelques mois était le théâtre de la guerre. La majeure partie de ce vaste espace était occupée par deux lacs qui communiquaient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus étendu s'élevait dans quelques petites îles la plus considérable cité qui existât dans le nouvel hémisphère avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivait par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges et solidement construites. Les habitans des rivages trop éloignés de ces grandes voies s'y rendaient sur leurs canots.

La ville, entourée d'eau salée, en recevait de douce par un aqueduc qui s'étendait depuis ses murailles jusqu'aux hauteurs de Chapultepec. Cortez jugea convenable de commencer le siège

par la destruction des tuyaux qui formaient la communication. Ses lieutenans exécutèrent ses ordres après avoir dissipé les troupes envoyées pour s'y opposer. Alors les assiégés furent réduits à une boisson malsaine, ou, pour s'en procurer une plus salubre, obligés d'employer des forces qui auraient servi ailleurs utilement.

L'attaque régulière de la place suivit de près ce premier succès. Cortez comptait alors sous ses drapeaux huit cent dix-huit fantassins, et quatre-vingt-six cavaliers européens successivement arrivés de Cuba, de la Jamaïque, de Saint-Domingue, des Canaries, de la Castille, et que des motifs divers avaient attirés ou fixés auprès de lui. Il avait dix-sept pièces d'artillerie de différens calibres, avec les armes et les munitions qu'exigeaient ses grands projets. Cent mille Américains, impatiens de venger d'anciennes injures, s'étaient rendus dans son camp. Ces troupes formèrent trois divisions, chacune composée de cent cinquante Espagnols de pied, de vingt-huit ou trente chevaux, de trente mille auxiliaires, et pourvue d'une ou deux pièces de campagne. Sandoval, qui commandait la première, devait agir sur la chaussée de Tezcuco; Alvarado, qui conduisait la seconde, sur la chaussée de Tacuba; et Olid, à laquelle la troisième obéissait, sur la chaussée de Goyoacan. Toutes, par des marches parallèles et bien combinées, devaient, s'il était possible, arriver dans le même temps aux

portes de Mexico où aboutissaient les chaussées.

Le poste du général était partout. Indépendamment des opérations militaires qu'il dirigea toujours jusque dans les moindres détails, il lui fallait, par des caresses adroitement ménagées, exciter l'indolence si naturelle aux Américains; contenir par des réglemens sévères les peuples qu'il avait séduits ou entraînés; rendre dociles à sa voix, aux signaux, aux évolutions, des combattans qui n'étaient pas formés à la discipline; maintenir une harmonie imperturbable entre des hommes divisés de temps immémorial par des antipathies nationales; pourvoir à la subsistance d'une très-nombreuse armée dans une contrée ravagée, dépouillée, épuisée. Malgré des soins si multipliés, il crut devoir s'embarquer sur la flottille, après avoir placé sur chacun des grossiers bâtimens qui la formaient vingt-cinq Espagnols, un plus grand nombre de soldats auxiliaires, douze rameurs indiens, et un canon. Quatre mille pirogues s'avancèrent pour l'attaquer. Un calme profond qui régnait alors leur laissait quelque espoir de succès. Mais bientôt une brise, enflant les voiles des brigantins, les poussa sur ces faibles canots, qui, écrasés par ces masses relativement énormes, furent la plupart engloutis ou mis en pièces, tandis que ceux qui avaient échappé à ce malheur voyaient périr leurs défenseurs par le fer ou par le feu de l'ennemi. Le reste, épouvanté, se retira en désordre dans les lieux dont on était parti.

Voyant sa domination imperturbablement établie sur le lac, Cortez vint au secours de ceux de ses lieutenans qui étaient le plus pressés sur les chaussées, et, après avoir amélioré leur situation, attacha à chacun des corps à leurs ordres une partie de ses forces navales, dont il avait formé trois petites escadres destinées à agir séparément, ou à se réunir selon les circonstances. Ces dispositions faites, il se mit à la tête de ses meilleures troupes, et par d'heureuses combinaisons arriva aux portes de la capitale, où il franchit quelques-unes des tranchées, détruisit plusieurs des fortifications qui les couvraient. L'impossibilité de surmonter d'autres obstacles qu'on lui opposa rendit la retraite nécessaire; mais elle était devenue plus que difficile. Julien de Aldereto, chargé de la garde d'un poste qui devait l'assurer, n'avait pas trouvé cette fonction assez honorable ou assez lucrative, et l'avait quittée pour aller cueillir des lauriers ou partager un butin qui devaient illustrer et enrichir ses compagnons. Les Mexicains remarquèrent cette faute énorme, et la mirent à profit. Beaucoup d'entre eux se rendirent par des voies détournées au lieu abandonné, et s'y formèrent avec plus d'art qu'ils n'en avaient montré jusqu'alors. Attaquée par-devant, combattue par-derrière, inquiétée sur ses flancs, l'armée, qui se retirait, put se croire sans ressource. La terreur précipita ses auxiliaires dans une ouverture qui occupait toute la largeur de la digue, et ils y

périront par milliers. Les Espagnols montrèrent plus de fermeté; mais la plupart furent plus ou moins dangereusement blessés. Plusieurs trouvèrent la mort dans cette mémorable action. Quarante même tombèrent vivans au pouvoir du vainqueur.

Le sang des malheureux prisonniers coula sur les autels. Leurs têtes furent envoyées dans les villes les plus importantes, comme un témoignage éclatant de la victoire qu'on venait de remporter. Le dieu de la guerre déclara par l'organe de ses ministres qu'apaisé par les holocaustes qui venaient de lui être offerts, il exterminerait en moins de huit jours les ennemis de ses vrais adorateurs, et que la paix, le bonheur, allaient régner d'une extrémité de l'empire à l'autre. Cet oracle trouva une foi entière. Les provinces restées fidèles à Guatimosin lui envoyèrent de nouveaux secours. Celles qui avaient vu d'un œil passif ses infortunes sortirent de leur indifférence. Quelques-unes qui s'étaient déclarées contre lui rentrèrent dans la soumission. Les Indiens même auxiliaires des Espagnols, qui avaient des superstitions semblables à celles des Mexicains, et qui ne croyaient pas moins obstinément qu'eux à l'infailibilité des prêtres, désertant les étendards sous lesquels ils avaient jusqu'alors combattu, abandonnèrent à leur mauvais sort des alliés dont la ruine leur paraissait si assurée et si prochaine.

Cortez, instruit des motifs de cette défection

générale, députa aux fugitifs le petit nombre de leurs officiers qui, préférant l'honneur à la vie, avaient persévéré dans leurs premiers engagements. Ils devaient inviter leurs soldats à suspendre leur marche jusqu'à l'époque fixe et peu éloignée où ils pourraient juger si c'était à de vraies ou à de fausses prédictions qu'ils avaient cédé. La demande parut raisonnable, et l'on s'arrêta où l'on était. Au terme annoncé, il se trouva que les Espagnols, quoique attaqués sans relâche, quoique privés de toute assistance étrangère, n'avaient éprouvé aucun malheur. L'illusion fut alors dissipée; et les déserteurs, honteux de leur crédulité, rentrèrent au camp avec plus de célérité encore qu'ils n'en étaient depuis peu sortis. Ils ne tardèrent pas à être joints par des milliers d'Indiens qui n'en avaient jamais approché, et que les impostures sacerdotales y poussaient.

Le siège fut repris, mais sur un nouveau plan. Dans le premier, les Espagnols, impatiens d'acquiescer, impatiens de jouir, avaient pensé pouvoir s'écarter sans inconvénient de la méthode usitée dans l'attaque des places fortes. Leurs travaux se réduisaient à rétablir les ponts qu'ils trouvaient rompus, à combler les tranchées qu'ils trouvaient creusées, à détruire les retranchemens qu'ils trouvaient élevés sur leur route. Quelquefois ils ne surmontaient qu'une partie des obstacles qu'on leur opposait, et quelquefois ils arrivaient en douze heures aux portes de la cité, dont le plus ardent

de leurs désirs était de se voir en possession. Quel que fût l'événement, ils étaient réduits à regagner chaque soir leurs camps, placés à l'extrémité des trois chaussées, dans l'espoir de s'y procurer un peu de repos. Les Mexicains ne manquaient jamais de recouvrer la nuit les postes qui leur avaient été enlevés pendant le jour. Un mois s'était écoulé sans que les assaillans, affaiblis par leurs pertes, eussent obtenu aucun avantage permanent.

Le vice de ce système frappa Cortez. La circonspection lui parut devoir remplacer l'audace. Il prit le parti d'aller pas à pas, et de ne se porter en avant qu'après avoir mis hors d'insulte, par les bras de ses auxiliaires, les postes dont il s'était emparé avec une plus grande ou une moindre effusion de sang. Cette manière de faire la guerre, inconnue dans le Nouveau-Monde, étonna les Mexicains sans les abattre. Cinquante mille des innombrables défenseurs accourus au secours de leurs dieux et de leur empire avaient péri par le fer ou par le feu; la famine faisait tous les jours des ravages inexprimables; des maladies contagieuses moissonnaient ceux qui avaient échappé au glaive et à la disette; l'ennemi était parvenu au centre de leur capitale, qu'ils ne songeaient pas encore à céder. Tous consentirent à s'ensevelir sous les ruines de leurs temples et de leurs maisons, pourvu que leur magnanime maître s'éloignât pour aller couvrir les provinces. Dans la

vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites; mais cette noble ruse n'eut pas le succès qu'elle méritait, et un brigantin s'empara du canot où était le généreux et infortuné monarque. Un financier espagnol imagina que Guatimosin avait des trésors cachés; et, pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardents. Son favori, exposé à la même torture, lui adressait de tristes plaintes: *Et moi*, lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediraient à leurs enfans, si quelque jour ils pouvaient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aurait peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y lirait sans doute que Guatimosin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, et que, trois ans après, il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans et ses bourreaux.

De tous les événemens militaires dont le Nouveau-Monde a été le théâtre, le siège de Mexico, qui ne se rendit, le 15 août 1521, qu'après quatre-vingt-treize jours d'une attaque et d'une défense opiniâtres, fut de beaucoup le plus éclatant. Il s'y fit des deux côtés des actions dignes de fixer l'attention de la postérité la plus reculée. Une exposition simple de ces faits héroïques aurait

trouvé une créance universelle. Le merveilleux dont les historiens espagnols ont eu la vanité de les envelopper a jeté une grande défaveur sur leurs récits. Les gens éclairés ont surtout refusé d'ajouter foi aux dénombremens qui portent à quatre cent mille le nombre des combattans de l'un ou de l'autre parti. On nous fera la justice de penser que c'est aussi notre opinion, quoique, privé de meilleurs guides, nous ayons été réduit à adopter dans notre narration les calculs de Cortez, de ses compagnons, de ses admirateurs. On ne connaît aucun écrivain qui ait tenté jusqu'ici d'expliquer comment, dans un pays où l'agriculture était dans l'enfance, et dont les habitans n'étendaient pas leur prévoyance jusqu'au lendemain, purent être rassemblées des subsistances suffisantes pour nourrir tant d'hommes trois mois et plus. Les conquérans imaginèrent de résoudre le problème en disant que les Indiens dévoraient réciproquement les prisonniers qu'ils avaient faits, les ennemis qu'ils avaient tués, et qu'ils en séchaient ou salaient le superflu pour s'en servir dans le besoin. Le lecteur portera de cette ressource le jugement qui lui conviendra. Il aura encore à prononcer sur l'idée qu'il faut se former de l'ancien Mexico.

Cette ville, nous dit-on, était superbe. Ses murs renfermaient soixante mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais du chef de l'état, bâti de marbre et de jaspe,

xiii.  
Idée qu'on  
doit se for-  
mer du Mexi-  
que avant  
qu'il fût sou-  
mis à l'Es-  
pagne.